

28 octobre 2024

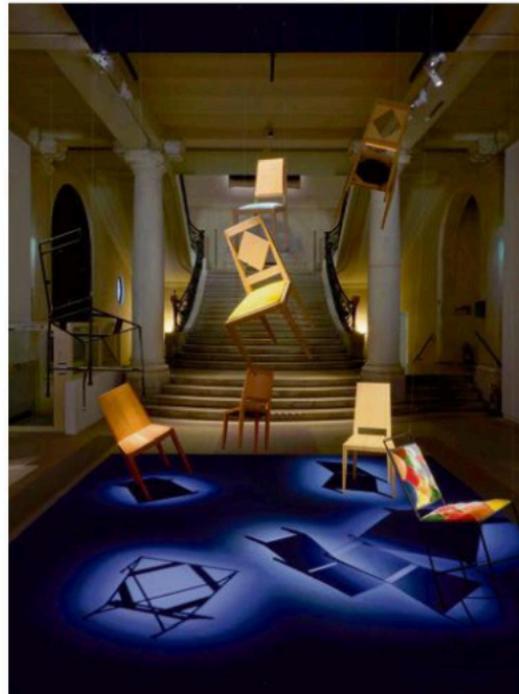
<https://journal.lemonde.fr/data/4125/reader/reader.html?t=1730121180259#!preferred/0/package/4125/pub/5848/page/29/alb/229560>

Le Monde
MARDI 29 OCTOBRE 2024

styles | 29

Ci-contre, Richard Peduzzi, à la Galerie des Gobelins, à Paris, le 11 octobre. SHON D'ESGA

A droite, vue de l'exposition « Richard Peduzzi. Perspective. Mobilier, décors, dessins ». SHON D'ESGA



L'envers des décors de Richard Peduzzi

Un fauteuil à bascule comme un ruban, un lustre théâtral... Le célèbre scénographe, compagnon de route de Patrice Chéreau, dévoile ses talents de designer dans une grande exposition à la Galerie des Gobelins, à Paris

DESIGN

Des cimaises bleues, des chaises pratiquant la voltige, des poufs en habit d'Arlequin... D'ordinaire homme des couleurs, le peintre, scénographe et décorateur Richard Peduzzi se met en scène dans l'exposition « Perspective », sous l'égide du Mobilier national, à voir jusqu'au 31 décembre à la Galerie des Gobelins, à Paris. A 81 ans, celui qui fut le complice pendant plus de quatre décennies de Patrice Chéreau (1944-2013) partage avec l'Américain Bob Wilson l'art de concevoir des décors de théâtre allant jusqu'au mobilier, sa première assise ayant été conçue pour la reine Hermione dans *Le Conte d'hiver*, de Shakespeare, à Avignon, en 1988. « Dessiner une table ou un décor, c'est s'attaquer à l'espace et à la forme, c'est le moyen que j'ai trouvé de construire ma peinture », résume l'artiste, l'œil pétillant sous une grande mèche poivre et sel.

Pénétrer dans la Galerie des Gobelins, c'est donc entrer dans le petit théâtre de

Richard Peduzzi, que cet autodidacte a orchestré dans le moindre détail, comme ses crayons de couleur qu'il taille au couteau Opinel – « la pointe en est plus fine » – ou ses maquettes de scène qu'il a fait peindre et repeindre jusqu'à l'exacte teinte, en coloriste averti. Il est l'exigence faite homme, ne souhaitant « surtout pas de décoration théâtrale, mais des vêtements à base de lumière et de murs ».

La Galerie des Gobelins et ses hautes fenêtres baignées de lumière ? « C'est un si beau lieu : j'ai voulu jouer avec le vide sans l'encombrer », déclare-t-il. Ici, une cinquantaine de meubles dialoguent sur deux étages avec une centaine des dessins et peintures, et une dizaine de maquettes de scènes de théâtre ou d'opéra. Dès l'entrée trône l'iconique rocking-chair en « S » – non pas la version de 1992 en merisier, son premier travail au sein de l'Atelier de recherche et de création du Mobilier national (à voir au premier étage), mais la dernière-née, en métal. Dans les deux cas, une prouesse technique, car constituée d'une seule bande

« J'aime l'idée qu'un meuble semble être fait en un seul souffle »

RICHARD PEDUZZI
designer

d'un même matériau se déroulant comme un ruban en arc de cercle. « J'aime l'idée qu'un meuble semble être fait en un seul souffle », lâche Richard Peduzzi.

Derrière cette pièce virtuose, d'autres meubles malicieusement semblent attendre un lever de rideau pour faire leur tour de piste. Voilà une table dont les deux rallonges peuvent s'échapper du plateau, chacune devenant console; une table basse qui s'ouvre comme les pétales d'une fleur sur un coffret secret; une autre dont les cubes aciculés coulisent et changent de place, tel un Rubik's Cube. Pièce maîtresse, ce lustre XXL équipé de bougies multicolores mais aussi de LED, qui se hisse et se descend à l'aide de contrepois et d'une poulie, de façon théâtrale. « Il est inspiré d'un chandelier d'église dans le film *Le Casanova* de Fellini », s'excuse presque Richard Peduzzi.

Velours de soie et fer à béton

Le créateur multifacette – également muséographe (Louvre, Orsay) et scénographe d'expositions (« Degas » ou « Chardin » au Grand Palais) – présente pêle-mêle ses œuvres de 1972 à nos jours, sans souci de chronologie ou de hiérarchie entre les arts. Le tout entre en résonance, comme un chant polyphonique. Ses dessins – ultime trace de ses décors de scène éphémères, dont certains atteignaient 15 mètres de haut – s'évalent dès

murs pour jouer en fils et en couleurs ses scénographies sur des tapis, comme ces modèles Blue Note (2023) ou Chien et Loup (2024) pour Carpet Society.

Il aime aussi marier les contraintes, comme cette chaise Arlequin pour la manufacture d'étoffes Prelle, à Lyon, qui associe velours de soie voluptueux et fer à béton, ou ce paravent multicolore au motif abstrait en marqueterie de paille par Manon Bouvier, créatrice de l'atelier Paëlis, à Lyon. « Cette exposition est conçue comme un manifeste, mettant en lumière la diversité et la noblesse des arts décoratifs », souligne Richard Peduzzi, qui n'oublie pas qu'il a été directeur de l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris (Ensad) de 1990 à 2002, et de la Villa Médicis, à Rome, de 2002 à 2008.

A l'Ensad, il réintroduit un enseignement pluridisciplinaire les deux premières années, et le dessin, avec l'épreuve du nu à partir de modèles vivants. Il recrute même son vieux maître, le sculpteur Charles Auffret (1929-2001), qui lui avait appris l'art de jongler avec les formes, les perspectives et la lumière. « Il faut connaître les bases pour se permettre de tout oublier. Avec lui, pas une mouche ne volait dans ses cours à l'Ensad », se souvient-il. A la tête de la Villa Médicis, quand il ne dessine pas des meubles (pour la bibliothèque, la cafétéria...), il ouvre grand les portes aux créateurs de tous horizons : scientifiques, généticiens, couturiers ou urbanistes.

En 2013, à la mort de Patrice Chéreau, Richard Peduzzi s'éloigne de la scène : « Je n'avais plus envie de théâtre ». Il continue de mettre ses peintures en volume, dans des projets d'architecture intérieure d'envergure, comme La Scala, à Paris, en 2015, nouveau théâtre sur le boulevard de Strasbourg, qu'il habille entièrement de bleu, du hall à la salle.

Sa créativité tous azimuts lui vaut, en 2022, le Grand Prix des Arts de Berlin – Arts du spectacle pour l'ensemble de son travail. Et lui de se tourner vers le futur : « J'ai envie ici d'une exposition en mouvement », confie Richard Peduzzi, qui a programmé aux Gobelins trois soirées de conférences mêlant scénographie, musique, cinéma, art décoratif... où sont invités lycéens et étudiants. « On apprend énormément des jeunes de 15-20 ans, ils ont un point de vue inattendu », se régale déjà ce curieux boulimique. ■

VÉRONIQUE LOBELLE

Richard Peduzzi, Perspective. Mobilier, décors, dessins ». Jusqu'au 31 décembre à la Galerie des Gobelins, 42, avenue des Gobelins, Paris 13^e.

« Une chaise est un temple, une architecture avec des pieds »

PREMIÈRE, SCÉNOGRAPHIE ET DESIGNER, Richard Peduzzi présente cet automne ses créations tous azimuts dans une exposition intitulée « Perspective », jusqu'au 31 décembre à la Galerie des Gobelins du Mobilier national, à Paris. Il se confie également, sur le mode de la conversation, au journaliste Arnaud Laporte dans l'ouvrage *Percussion discussion* chez Actes Sud (208 pages, 23 euros).

On ne vous connaît pas en tant que designer, et pourtant une cinquantaine de pièces mobilières sont présentées dans votre exposition aux Gobelins.

Au départ, je voulais être peintre, puis, ayant rencontré le metteur en scène Patrice Chéreau en 1967, je me suis dit que tout ce que j'aimais était réuni dans un décor de théâtre ou d'opéra : dessiner, lire, écouter de la musique et avoir les yeux ouverts sur le monde, je fais souvent de petits dessins, et les voir prendre vie, passer d'une feuille de papier A4 à des constructions éphémères atteignant jusqu'à 15 mètres de haut, c'est une fête. Ce que j'ai appelé « construire ma peinture ». Pour le design, tout a commencé ici, aux Gobelins, le Mobilier national m'ayant fait une

première commande en 1989, un an après que j'ai dessiné une chaise pour une mise en scène de *Le Conte d'hiver*, de Shakespeare. S'en est suivie jusqu'en 2013 une trentaine de pièces pour cette institution, dont des assises pour le public au Musée du Louvre. Ainsi sont nés le rocking-chair fait d'un seul ruban de bois mélaminé en merisier ou la table Pyramide.

Pourquoi le meuble vous fascine-t-il ?

C'est une continuité dans l'approche de l'espace. Une chaise est un temple, une architecture avec des pieds et un toit sur lequel on s'assied : on y dine, on y discute, on y rêve. C'est la vie de chaque jour, une chaise ! Je suis un autodidacte, un peu voyou, dilettante dans ma jeunesse. J'avais tenté le concours de l'Ensad [École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris], et j'avais raté à l'époque, rendant copie blanche. Je m'imaginai pas revenir des années plus tard comme directeur de cette école prestigieuse. Entre-temps, ma soif de connaissances et ma curiosité m'ont sauvé. J'ai d'abord été fasciné par le baroque puis par l'architecture industrielle du XIX^e siècle : les quais, les conteneurs... qui avaient baigné mon

enfance au Havre. J'ai ensuite découvert les architectes italiens Gio Ponti, Carlo Scarpa et Ettore Sottsass, ainsi que les Français Jean-Michel Frank et Pierre Chareau, et je suis tombé amoureux des lustres en plâtre d'une poésie folle de Diego Giacometti. J'ai alors compris que le design était un art à part entière, un peu prophète, un peu messager.

C'est votre première rétrospective. Pourquoi l'avoir appelée « Perspective » ?

Parce que ce n'est pas une rétrospective. La porte est ouverte à de nouvelles créations, comme ce dessin tout juste terminé accroché le matin même du vernissage. J'aime revoir les choses faites il y a longtemps avec l'œil d'aujourd'hui. Ainsi le public est-il accueilli dès l'entrée par la version en métal de mon rocking-chair de 1992, revisitée en 2023 par un ferronnier d'art lyonnais, Ali Outaghourou. Sa prouesse me fait penser au sculpteur minimaliste Richard Serra [1928-2024], que j'admire. Je souhaite montrer la ligne de recherche qui me pousse toujours vers plus d'épure et d'abstraction. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR V. L.